

histoire
politique
société

le débat

Le droit d'auteur bousculé par le numérique

Antoine Gallimard, Nicolas Georges, François Gèze, Hervé Rony,
Alban Cerisier, Richard Malka, Alexandre Moatti

Mitterrand vingt ans après

Alain Duhamel, Jean-Pierre Chevènement

Franck Dedieu : Gouvernement de coalition : une fausse solution

Djihad

Mathieu Guidère, David Le Breton

Réflexions politiques

Alexis Dirakis, Jean-Pierre Le Goff

La souffrance psychique aujourd'hui

Fethi Benslama, Guy Dana, Pierre Delion, Élisabeth Roudinesco

Problèmes des sciences de l'homme

François Hartog, Tzvetan Todorov

numéro **188** janvier-février 2016

Gallimard

Le numérique rattrapé par le digital ?

Dans un précédent article (« *Le numérique, adjectif substantivé* », *Le Débat*, n°170, mai-août 2012), je m'étais intéressé au terme *numérique* et à son utilisation comme substantif – alors que c'est à l'origine un adjectif : on peut citer de multiples exemples, je mentionnais à l'époque le slogan « Passez *au* numérique » ou l'intitulé « Conseil national *du* numérique ». Je relevais aussi que l'usage du mot *numérique*, remplaçant les « nouvelles technologies de l'information et de la communication » (NTIC), était spécifique à la langue française : la quasi-totalité des autres langues, y compris latines, utilisent le mot *digital* (« the digital age », en anglais – l'adjectif y est d'ailleurs beaucoup plus rarement substantivé).

Quatre ans plus tard, la sémantique a encore évolué. On relève le plein essor du substantif *numérique* et de ses dérivés, comme par exemple *numérisation*, qui en vient à être utilisé dans des raccourcis métonymiques. Mais se signale aussi l'arrivée en force du terme *digital*, en parallèle à *numérique*, et peut-être en remplacement de ce dernier – comme s'il fallait dans ce domaine à évolution rapide ne jamais s'installer dans une sémantique assise, et comme s'il fallait tendre à une uniformisation terminologique mondiale, corollaire de la mondialisation économique et linguistique anglo-saxonne. Rapide et mondialement uniformisatrice : l'évolution du signifiant vient, dans ce cas, se calquer sur l'évolution du signifié.

*

Examinons parallèlement – elles ne sont pas faciles à démêler tant ces termes sont maintenant utilisés l'un pour l'autre – l'installation *du* numérique (et ses dérivés) et l'irruption de l'adjectif *digital* (et ses dérivés, comme l'affreux *digitalisation*). Cette irruption est assez récente : on peut en trouver l'origine principalement dans les milieux économiques « en pointe », dont les dirigeants de start-ups ou les agences de communication. Ainsi existe-t-il depuis juillet 2012 une association « France digitale » dont la mission est de « faire émerger les champions numériques de demain¹ ». Le « Digital Champion² » français, Gilles Babinet, suggère en 2014 « un

¹Site France Digitale (consulté le 14 octobre 2015). On relève déjà un premier *mix* dans l'utilisation des deux termes *digital* et *numérique* – nous y reviendrons dans l'article.

²« Digital Champion » (c'est ici l'expression anglo-saxonne) est une appellation créée par la Commission européenne, demandant à chaque pays de nommer un représentant – leur première réunion s'est tenue en juin 2012 (https://en.wikipedia.org/wiki/Digital_Champions)

électrochoc digital pour les sociétés du CAC40³ » ; un an auparavant, il s'interrogeait dans le même journal et sur le même sujet : « Le CAC 40 survivra-t-il au choc numérique à venir ? » ; de *numérique*, le choc à venir est devenu *digital*. On ne compte plus les occurrences des nouvelles locutions « transformation digitale⁴ » ou « révolution digitale », en parallèle à « transformation numérique » ou « révolution numérique » qui néanmoins continuent à être employées.

De la même manière que, sous l'impulsion du milieu des starts-ups, le numérique avait « ringardisé » (notre précédent article) les NTIC, vocable jugé trop franco-français et trop lié à un discours public technocratique, le terme *digital* remplace progressivement, tout d'abord dans les milieux économiques, le terme *numérique*. L'adoption du nouveau vocable vise à forcer la marche vers l'idée – c'est une forme d'exhortation : si la France et ses entreprises doivent absolument passer au *digital*, c'est parce qu'elles seraient trop lentes à évoluer. Elles croyaient s'être enfin adaptées *au numérique*, mais d'aucuns jugent cette adaptation non suffisante, et en viennent à utiliser le nouveau terme *digital* à la fois de manière injonctive et de façon à insister sur le caractère forcément *nouveau* de la situation. Entendons-nous bien : il ne s'agit pas de nier qu'il existe des évolutions réelles dans la mondialisation économique liée au numérique – notamment depuis quelques années, en fait depuis qu'est mieux connue et comprise la stratégie des grandes entreprises numériques (comme Google) ou des plus petites (comme Uber) et qu'a fait son apparition le monde des « big data⁵ » (ou *données de masse*). Mais l'on voit ici, du point de vue de la langue et de ses usages, comment le vocabulaire vient en soutien de l'objectif, sans que ceci soit clairement exprimé par les promoteurs du terme *digital* – non que ceux-ci « avancent masqués », mais par propension intrinsèque à produire du nouveau, y compris dans le vocabulaire.

Cette irruption du terme *digital* illustre bien ce que Michèle Robitaille (université de Montréal) a appelé « un discours technoprophétique à vocation autoréalisatrice⁶ » :

³ Interview *Les Échos*, 5 septembre 2014 (<http://videos.lesechos.fr/news/invite-des-echos/g-babinet-il-faut-un-electrochoc-digital-pour-les-societes-du-cac40-3767568304001.html>)

⁴ Par exemple *La Tribune*, 22 juin 2015, « CAC 40 et transformation digitale : peut mieux faire » (<http://www.latribune.fr/technos-medias/internet/cac-40-et-transformation-digitale-peut-mieux-faire-485855.html>). Il suffit de taper ces expressions dans un moteur de recherche pour voir à quel point elles sont répandues.

⁵ Ce terme anglo-saxon pose lui aussi problème – il est rarement traduit. On voit par exemple apparaître en français « la data » (ex. *Les Échos*, « La data, une nouvelle arme de séduction massive », 24 septembre 2013). Un ami un peu caustique prétend que « la data, ça ne vaut pas un cloud ».

⁶ Michèle Robitaille, « Le transhumanisme comme idéologie technoprophétique », *Futuribles*, n°370, janvier 2011, p. 57-70. Comme le souligne l'auteure, ce qu'elle décrit « n'est pas exclusif aux transhumanistes [et] est fortement présent dans le discours technoscientifique en général » – c'est aussi le cas dans notre analyse.

il s'agit, par un discours de type prédictif, mais aussi injonctif, de « solliciter constamment l'imaginaire » – le vocabulaire étant à cet effet un outil de choix. Le caractère autoréalisateur (la « futurisation du présent ») consiste à prendre pour prémisses une situation subjective ou peu étayée (comme : les entreprises françaises sont encore mal adaptées au numérique/digital) incitant à « un comportement nouveau contribuant lui-même à ce que la fausse conception originale devienne “vraie”⁷ ».

*

Dans cette course vers le futur, le terme *digital* est en tête mais *le numérique* n'est pas distancé, loin s'en faut. Ils sont employés de manière synonymique : un rapport public évoque dans la même phrase « la transition numérique de l'État » et propose de « coupler digitalisation et simplification administrative⁸ ». Le numérique s'est de fait complètement installé, avec ses divers avatars (au sens neutre de *dérivés*). On voit apparaître des superlatifs, comme : « un quartier très numérique et dynamique de Lyon », « une rentrée très numérique au collège Jean Rostand » de Valence⁹. C'est aussi l'utilisation métonymique du verbe numériser et de ses dérivés : « Que fait-on pour que la politique se numérise enfin¹⁰ ? » ; « Les clients numérisés¹¹ » ; « La numérisation du monde est en marche, ou plutôt en course folle », indique *Le Monde* (5 décembre 2014) en parlant de la proportion d'internautes toujours croissante. Dans le même article, un encadré est titré « La percée attendue du digital » : toujours ce mélange peu différencié des deux termes, étant entendu que le numérique s'installe, tandis que le digital¹² perce.

Dans le même esprit, on numérise le monde, on numérise l'État (c'est-à-dire qu'on met en ligne ses procédures administratives), on numérise l'école, et la ministre souhaite développer « les compétences numériques des élèves¹³ ». Le terme *digitalisation* lui-même, qui au départ pourrait n'être qu'un anglicisme pour numérisation – mise sur support numérique – subit le même type de métonymie : on ne parle pas de digitalisation de documents et de livres, mais on exalte le fait que « la

⁷Robert K. Merton, *Social Theory and Social Structure*, 1949 [1968], cité par M. Robitaille.

⁸Rapport B. Attali, « L'X dans une nouvelle dimension », juin 2015, p. 37.

⁹*Les Échos* (première occurrence), *La Dépêche* (seconde occurrence), tous deux septembre 2015.

¹⁰Article *Rue 89*, « Entre Colbert et McKinsey, le cœur de la France balance encore », 2 juin 2015 (en ligne).

¹¹Bruno Mettling, *Les Matins de France-Culture*, 21 octobre 2015 (l'intervenant évoque là la relation d'une entreprise avec ses clients par le canal d'internet).

¹²Dans cette percée digitale (pour faire un raccourci métonymique plus osé encore), l'utilisation du terme comme substantif est rare (à la différence *du* numérique). Mais ceci est à suivre – la sémantique peut évoluer à nouveau.

¹³Najat Belkacem, tweet du 15 septembre 2015.

digitalisation est une transformation totale de l'entreprise¹⁴ » – le concept devient englobant, sans qu'on sache très bien sur quoi il porte. Ne serait-ce pas dans le domaine du numérique/digital qu'il y aurait le plus de métonymies ? Car la métonymie est en elle-même une façon d'aller vite, au plus pressé, à la vitesse d'internet et de la mondialisation qu'il induit : ce n'est plus la « digitalisation » des lignes de production ou des processus comptables de l'entreprise qui est visée, c'est la « digitalisation de l'entreprise » elle-même (var. sa « digitalisation totale »). Elle ne vise pas seulement à la rapidité d'expression, mais à la globalité : en utilisant l'anglicisme *digitalisation*, dont le lecteur ou l'auditeur ne perçoit pas (encore) immédiatement le sens, on renforce l'idée de systématisation et de totalité, avec une part d'inconnu – cet *imaginaire* qu'on sollicite. La digitalisation d'une entreprise, on ne sait pas très bien ce en quoi elle consiste concrètement, mais ce qu'on sait c'est qu'il *faut* la mener. Le caractère métonymique englobant force l'injonction. On peut à cet égard signaler une autre injonction florissante, à en devenir un poncif des discours technoscientifiques et technocratiques, qu'ils soient politiques ou médiatiques : « Emparez-vous du numérique ». L'anthropomorphisme montre ainsi du doigt, de manière condescendante, ceux qui ne se seraient pas encore « saisis du numérique ».

*

Peut-être voit-on apparaître ici une distinction (ténue) entre *numérique* et *digital*. Le premier viserait ceux qui n'auraient pas fait d'efforts, ou n'auraient pas compris l'enjeu : on les enjoint de « s'emparer du numérique ». Le second viserait, de manière plus pernicieuse, ceux qui (notamment dans le monde des entreprises) ont perçu l'enjeu et ont agi en conséquence – mais pas suffisamment aux yeux des technoprophètes, communicants ou dirigeants de start-ups : il ne faut pas s'installer dans le numérique, il faut passer à l'étape suivante, celle du digital. Encore une fois, il ne s'agit pas de nier les fondements de réalité sous-jacente (ni d'ailleurs de les corroborer – tel n'est pas notre propos), mais de voir comment la sémantique est utilisée à l'appui de ces messages. On peut même considérer, d'un point de vue économique, que le français donnait un avantage compétitif, puisqu'elle était la seule langue à s'accrocher au terme « numérique » : l'utilisation du terme « digital » permet alors de *nommer* une supposée seconde étape et de donner un second souffle en faisant ré-agir, agir à nouveau, les acteurs concernés.

¹⁴Magazine *Stratégies*, 13 juillet 2011 (en ligne) ; aussi « Pour un indice de digitalisation des entreprises », tribune *Les Échos*, 18 mai 2015.

Ce distinguo recoupe, et affine, celui que nous avons fait dans notre précédent article. Nous y soulignons que le terme *numérique* avait été promu par les milieux économiques, avec une vertu d'exaltation positive (exactement comme le terme *digital* à présent est promu à présent par les plus « en pointe » de ces milieux économiques) ; et qu'au contraire dans les milieux culturels (musique, livre, cinéma), le terme faisait office de révélateur de diverses craintes – une espèce de « numérique-épouvantail ». Tout se passe comme si l'ensemble des trois blocs d'acteurs avait avancé d'un cran : les milieux culturels et ceux qui ne l'avaient pas fait ont fini par reconnaître l'importance du numérique ; les milieux économiques ont pris pleine conscience du numérique et ont agi conséquemment dans leurs entreprises ; mais les plus en pointe de ces milieux économiques (start-ups, agences de communication digitale) brandissent à présent la prééminence du *digital*. Il faut toujours du neuf, toujours du progrès – éviter qu'un mot, comme numérique, ne s'installe – aller de l'avant, une fois qu'il s'est répandu : le remplacer par *digital*.

*

Uniformisation terminologique mondiale. Injonction à caractère technoprophétique. On peut faire une troisième hypothèse sur la percée du terme *digital* en France. Le numérique – le terme et la réalité qu'il recouvre – s'étant à présent installé dans les esprits, dans les stratégies et dans les actes, il s'est aussi installé dans le débat public et est devenu objet de controverses. Chez les technoprophètes comme chez les technocritiques – souvent les deux faces d'une même réalité, à étudier en tant que telles – , on exalte ou déplore cette « numérisation du monde¹⁵ ». Les auteurs J.-F. Fogel et B. Patino, plutôt technophiles, estiment à la Malraux que l'homme est entré dans « la condition numérique » (Grasset 2013) ; tandis que le philosophe technocritique E. Sadin se propose de mener, à la Kant – téméraire ambition ! – , une « critique de la raison numérique » (éditions L'Échappée, 2015) ; dans la même mouvance technocritique, le chercheur R. Casati se prononce « contre le colonialisme numérique » (Albin Michel, 2013) et le philosophe allemand Roland Reuß nous enjoint de « sortir de l'hypnose du numérique » (Strömfeld 2012, trad. fcse Des Îlots de Résistance, 2013). La liste serait longue de ces locutions (à nouveau métonymiques) utilisées dans des argumentaires souvent caricaturaux et répétitifs. Mais ce qui pourrait être vu comme un phénomène de société nous ramène à notre sujet principal,

¹⁵« La numérisation du monde est en marche, ou plutôt en course folle », in *Le Monde*, « La numérisation poursuit sa course effrénée », 5 décembre 2014 (en ligne).

avec l'hypothèse suivante : c'est aussi *parce que* le terme numérique s'est englué, en France notamment, dans des débats sociétaux et intellectuels, que le discours technoéconomique, éloigné de ces débats qui lui sont assez largement inconnus et auxquels il adhère peu, promeut le terme *digital*, qui permet de recréer une virginité au concept qu'il recouvre. « Pendant que les intellectuels dissertent des méfaits du *numérique* pour l'humanité, en ce qui nous concerne, nous sommes déjà passés au *digital* », pourraient dire ces technoprophètes, avec cette touche *hype* (avant-gardiste) qu'ils cultivent, y compris dans le vocabulaire.

Il est d'ailleurs intéressant d'observer, comme une confirmation, la réaction antagoniste : les milieux culturels et intellectuels, qui à l'origine pourtant avaient quelques difficultés avec la réalité *du* numérique (c'était pour eux « le numérique-épouvantail), semblent s'accrocher à présent au terme « numérique », contre l'arrivée du terme « digital ». Il ne s'agit pas seulement de l'Académie française¹⁶, il s'agit surtout des milieux culturels de défense non de la langue mais de l'exception culturelle française : ainsi *le* numérique, finalement accepté *nolens volens* par ces milieux, serait-il maintenant partie intégrante d'une exception culturelle française, se dressant contre le terme *digital*, symbole d'un prétendu combat mené par les géants américains de l'internet contre la culture française.

*

Il y a sans doute de nombreuses raisons objectives – au moins en apparence – à cette mutation¹⁷ linguistique : dans le cadre de notre première hypothèse, la plus évidente (uniformisation linguistique liée à la mondialisation internet anglo-saxonne), l'origine précise pourrait en être les agences de communication (les « digital agency ») qui, lassés « de jongler avec des mots anglais et français, ont trouvé plus facile d'utiliser le même mot dans les deux langues¹⁸ ». Mais finalement, peu importe l'origine précise, peu importe aussi l'issue de ce combat ou de cette « tension » entre termes (il n'est d'ailleurs pas évident que le digital l'emporte définitivement – les deux termes peuvent coexister¹⁹). Ce qui importe plus, à notre avis, est de suivre les débats sociétaux que révèlent ces (més)usages linguistiques, avec leurs charges

¹⁶Dans une note de novembre 2013 sur son site, elle préconise de conserver à « digital » son sens originel de « relatif aux doigts » (une empreinte digitale). Ainsi, par exemple, dirait-on « les nouveaux passeports utilisent des empreintes digitales numérisées ».

¹⁷Rappelons aussi la tendance des discours technoscientifiques ou managériaux à s'appuyer sur la biologie darwinienne, avec les mots *évolution*, *adaptation*, *mutation* (nous aussi avons utilisé ici ces mots, en tâchant de le faire de la manière la moins emphatique possible).

¹⁸Voir le débat sur le sujet sur « Le blog du modérateur », Fabien Ropars, 11 février 2015.

¹⁹Comme l'indique sur « Le Blog du modérateur », *art. cit.*, le linguiste (sous pseudonyme) Typhon Baal Hamon – que nous remercions pour ses remarques sur ce projet d'article.

affectives de valence parfois opposée – exaltation ou appréhension. Pour terminer par une cabriole, on peut ainsi se demander, en utilisant une locution à la mode (et même usée à la corde) – quoique cependant pour une fois d'usage approprié, dans un contexte linguistique : « de quoi le digital est-il le nom ? », mais aussi « de quoi le (débat sur le) numérique est-il le non ? ».

Alexandre Moatti est ingénieur en chef des Mines,
chercheur associé à l'université Paris-Diderot, auteur de *Au
Pays de Numérix* (PUF, 2015)